

Prologue

J'allume le gril et me penche pour ouvrir le frigo. Aujourd'hui, nous allons dîner tard car nous avons traîné un peu au parc. Je devrais sans doute coucher les enfants car ils ont école demain matin, mais c'était si drôle de les regarder jouer : Emma et Lily qui riaient pendant que Tom courait après son ballon. Ils s'amusaient si bien au grand air que je n'avais pas le cœur de rentrer. Mais nous avons tout de même fini par le faire. J'ai donné un yaourt aux filles pour les faire patienter. Tom, lui, n'a pas envie d'attendre ; il s'accroche à mes jambes tandis que je sors les saucisses du frigo et les pose sur la plaque.

— J'ai faim maman ! dit-il.

Je glisse la plaque sous le gril en murmurant :

— Il n'y en a plus pour longtemps, mon bébé.

Je me penche et l'embrasse sur le sommet des cheveux – ils sont doux comme du coton – puis le prends dans mes bras pour l'emporter dans le salon. Les filles sont en train de jouer pendant que la télé hurle dans le coin. Ce sont seulement les infos, mais je sais déjà qu'elles vont râler dès que je baisserai le volume. Je souris en attrapant la télécommande. Pourquoi les enfants d'aujourd'hui sont-ils aussi accros à la télé ?

Un visage apparaît à l'écran tandis qu'une voix annonce :
— Un homme en Autriche a admis avoir enfermé sa fille dans un cachot secret pendant vingt-quatre ans.

Je me fige dans mon geste.

— Josef Fritzl a avoué aux policiers qu'il était le père des sept enfants de sa fille Elisabeth.

J'ai du mal à respirer. Je suis prise d'un vertige.

— La police a confirmé que Mlle Fritzl avait connu six grossesses durant sa captivité. Un de ses enfants, un jumeau, est décédé quelques jours après sa naissance ; trois ont été élevés par Josef Fritzl et son épouse, après que celui-ci avait fait croire à un abandon ; les trois autres ont été séquestrés avec leur mère dans un réduit situé sous la maison familiale, dans la banlieue d'Amstetten, en Autriche.

Je recule en titubant. Mon corps semble peser une tonne. Tom s'agrippe à mes jambes mais je n'arrive pas à le regarder. Je veux baisser les yeux mais je n'y arrive pas.

Mon attention est rivée sur la photo de l'homme à l'écran. Moustache et cheveux gris. Mal rasé. Yeux bleus. Regard vide ; le même que celui qui m'a retenue si longtemps prisonnière.

Des images refont surface dans ma tête. La clé qui tourne dans la serrure de l'entrée. Les fenêtres condamnées. Les couteaux et les revolvers scintillant dans leurs coffrets.

J'essaie de respirer.

Elisabeth. Son père. Six grossesses. Comme moi. Six enfants qui ont survécu. Contrairement aux miens. Mon cœur se serre quand je songe à Caitlin et Jonathan.

Elisabeth était enfermée dans un cachot... Moi au moins, je pouvais parfois sentir l'air frais sur mon visage, même s'il me surveillait à chaque instant. Je pouvais avoir un aperçu de la vie à l'extérieur avant de regagner ma prison, même si je n'avais pas le droit de vivre la mienne.

— Maman ?

Je lève les yeux. Lily se tient devant moi.

— Ça va, maman ? T'as l'air bizarre.

— Ça va, chérie, dis-je tout bas en l'attirant contre moi.

Tu me fais un câlin ?

Emma accourt à son tour et je serre mes enfants contre moi. J'essaie d'oublier les images qui encombrent mon esprit tandis que je sens leur chaleur.

— Il n'est plus là. Tu as fait ce qu'il fallait...

Je me répète ces mots encore et encore mais mon corps ne veut rien savoir. Ma respiration s'entrecoupe et mon cœur s'emballe tandis que je serre mes filles et leur frère.

Je n'ai pas été la seule.

Il y a eu un autre homme comme mon père.

Une autre fille comme moi.

Elisabeth.

1

La plus grande partie de mon passé est enfouie si profondément en moi que j'ai peur de la laisser remonter : tant de souvenirs entassés dans les recoins les plus sombres et les plus reculés de ma mémoire, auxquels je crains d'ouvrir les portes. C'est comme si je me tenais sur une plage au bord du rivage : l'eau vient me lécher les orteils, et je sais qu'à tout moment, une vague peut déferler sur moi si je m'avance trop dans ma mémoire. Mais quand on a vécu l'enfer, on apprend à trouver des portes de sortie quand vos rêves – ou vos cauchemars – font resurgir le passé.

Pourtant, je ne peux garder mon passé éternellement sous clé. J'espère, en racontant mon histoire, montrer que les monstres ne vivent pas seulement dans les contes de fées, et que les drames qui émaillent les actualités ne se déroulent pas toujours à l'autre bout du monde : ils se produisent parfois près de chez vous. J'ai passé des années enfermée derrière les murs d'appartements ou de maisons semblables à n'importe quels autres. Parfois j'avais même le droit de sortir. Mais toutes les prisons n'ont pas de barreaux. Je n'étais pas cachée au sommet d'une tour, à rêver qu'un courageux prince vienne me délivrer ; j'attendais simplement que quelqu'un d'ordinaire veuille bien aider la bonne à rien que je croyais

être. Une fille insignifiante, inexistante, une ombre, une fille bizarre. Mon enfance n'est qu'une suite de souvenirs fragmentés que j'ai beaucoup de mal à situer dans le temps. Cela dit, certains repères, comme l'âge de mes frères et sœurs par exemple (s'ils étaient bébés ou s'ils marchaient), jalonnent ma mémoire et m'aident à ordonner ces souvenirs. Mon plus ancien est celui d'un Noël : ma petite sœur Laura avait environ un an ; par conséquent je devais avoir six ans, mon frère aîné Michael huit, et Simon, le plus jeune, cinq.

Il m'avait fallu un moment pour m'habituer au fait d'avoir une sœur, car pendant longtemps, j'étais restée seule avec mes frères. Lorsqu'on nous avait annoncé l'arrivée d'un nouveau bébé, nous étions tout excités à l'idée de lui choisir un prénom. Mes frères et moi avions été baptisés d'après un proche ou une célébrité : un acteur ou un musicien que maman aimait.

Alors que nous avions trouvé plusieurs prénoms et que le ventre de maman s'arrondissait de jour en jour, elle était partie de la maison un matin, pour revenir les bras vides. Maman semblait différente. Le visage aussi pâle qu'un fantôme, elle nous avait simplement dit que les docteurs s'étaient « occupés » du bébé. Je m'étais demandé ce qu'elle voulait dire : plus personne ne parlait de notre petit frère ou de notre petite sœur. Une fois que j'avais été plus grande, maman m'avait expliqué qu'elle avait eu un petit garçon qui était mort à la naissance ; et que c'était sa faute, car elle avait fait la bêtise de déplacer un meuble. Elle ne m'avait pas regardé dans les yeux en m'expliquant cela et à ce moment-là, j'avais passé l'âge de croire tout ce qu'elle me disait.

C'est pourquoi je n'avais pas su quoi penser quand maman nous avait à nouveau annoncé qu'elle attendait un bébé. Allait-elle vraiment ramener un petit frère ou une

petite sœur à la maison cette fois ? Eh bien oui, elle avait rapporté une petite fille prénommée Laura. Étant la seule fille entre deux frères, j'étais ravie d'avoir une sœur avec qui jouer. J'avais beau être jeune, j'aimais beaucoup aider maman avec le bébé, et tandis que l'année touchait à sa fin, j'attendais avec impatience le passage du père Noël.

Nous n'avions pas beaucoup de jouets à la maison, et la plupart étaient des jouets de garçons : des soldats en plastique ou de petites autos. Mais quelques semaines avant Noël, j'avais vu une publicité pour une maison de poupée, avec des murs roses, des rideaux à fleurs et des meubles miniatures dans chaque pièce. Mon choix était fait. L'année passée, j'avais reçu une poupée Barbie ; elle n'était pas emballée dans une belle boîte comme celles que je voyais dans les magazines, mais je l'adorais malgré tout. Maintenant, si j'avais eu une jolie maison où l'installer, Laura et moi aurions pu nous amuser.

— Il faut que je sois gentille, me répétais-je nuit après nuit, comme ça je recevrai peut-être la maison de poupée.

Quand j'avais expliqué à maman ce que je voulais, elle m'avait répondu que je devais écrire une lettre au père Noël.

Tout en la rédigeant, je pensais : peut-être que si j'arrive à faire sourire papa, le père Noël verra que j'ai été gentille.

Évidemment, je me rendais déjà compte à l'époque que nos Noëls étaient différents de ceux des autres enfants : j'avais entendu des filles à l'école parler de sapins et de dindes, choses qu'il n'y avait pas chez nous. Mais j'espérais tout de même recevoir la maison de poupée, et j'avais attendu patiemment pendant des semaines, rêvant chaque nuit de mon cadeau. Quand le grand jour est arrivé et que Michael et Simon ont ouvert leurs paquets, ils ont chacun découvert un pistolet à amorces, une étoile de shérif et un chapeau. Nous connaissions tous le goût de papa pour les

armes (il avait un bouclier accroché au mur, avec de vrais couteaux plantés dedans). Il tenait absolument à ce que ses garçons partagent sa passion. Mais alors qu'ils regardaient leurs cadeaux, mes frères ont commencé à se disputer pour l'un des pistolets. Soudain, j'ai entendu un *crac* et mon sang n'a fait qu'un tour.

— Tu l'as cassé, espèce de petit con ! a hurlé papa en se jetant sur Michael.

Il l'a giflé et mon frère a fait un vol plané. J'ai pris ma sœur dans mes bras et je suis allée m'accroupir derrière le canapé ; c'est là que je me cachais quand papa se mettait en colère. J'ai entendu Michael commencer à pleurer. Si on ne faisait pas de bruit, tout irait bien... J'ai entendu un autre *crac*, et j'ai serré Laura contre moi tandis que papa réduisait le jouet en pièces et balançait les morceaux par terre.

— Il te plaît mieux comme ça ? a-t-il crié à Michael. T'es content, petit bâtard ? Y a plus de revolver ! Ton frère lui a encore le sien.

J'ai attendu que le silence revienne avant de sortir à quatre pattes de derrière le canapé. Papa regardait la télé. La dispute était terminée. Mes frères et moi nous sommes regardés. Je me suis dit que j'allais peut-être recevoir mon cadeau maintenant et mon cœur s'est mis à battre la chamade tandis que maman déposait un petit paquet dans ma main.

J'ai regardé le cadeau : il était minuscule ; trop petit pour une maison de poupée. J'ai arraché le papier et découvert une broche, que j'avais déjà vue dans le coffre à bijoux de maman. Elle était ornée d'un portrait de femme couleur crème sur fond beige. Je savais que c'était mal, malgré tout j'ai commencé à pleurer en regardant mon cadeau. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la maison de poupée. Je pleurais en imaginant ma Barbie allongée sur

la moquette sale, alors qu'elle aurait pu habiter la jolie maison.

— Arrête de chialer ! a crié papa en tournant la tête vers moi. On n'a pas toujours ce qu'on veut !

J'ai levé les yeux vers lui.

— Faut prendre ce qu'on te donne ! a-t-il ajouté, le regard sombre. Maintenant fous-moi le camp !

J'ai marché vers la porte en tenant la broche dans ma paume, papa grommelant dans mon dos. J'avais la main sur la poignée quand il m'a rappelée.

— Alice ! T'as pas encore compris que ce putain de père Noël existe pas, espèce de petite conne ?

J'ai toujours su que je n'étais pas comme les autres petites filles. Quand on grandit dans un de ces quartiers pauvres des grandes villes du nord de l'Angleterre, on se rend vite compte que les gens autour de vous n'ont vraiment pas grand-chose. Rien que des familles nombreuses entassées dans des rangées de maisons sans fin, des gamins qui traînent au coin de la rue près des magasins ; tout le monde tire le diable par la queue. Chez nous non plus, l'argent ne coulait pas à flots, mais il y avait autre chose qui différenciait notre famille : ainsi, le jour où mes frères et moi avions fabriqué des guirlandes en papier de couleur pour fêter Noël, papa les avait déchirées. C'était lui, la cause de notre différence.

Alors que beaucoup d'hommes dans le quartier travaillaient comme ouvriers du bâtiment ou cantonniers, papa, lui, refusait de lever le petit doigt. À l'époque où il avait rencontré ma mère, il travaillait comme manœuvre et elle gardait les neveux de papa. Maman ne gagnait pas grand-chose à l'usine, mais le fait de travailler lui apportait cependant une certaine indépendance, et son maigre salaire lui offrait un minimum de liberté. Mais celle-ci n'a

pas fait long feu : sitôt qu'elle a rencontré mon père, à vingt et un ans, ma mère a quitté son travail pour se marier. Trois mois plus tard, elle accouchait de mon frère Michael.

Mon père, ou « l'idiot » comme je l'appelle aujourd'hui, ne voyait pas l'utilité de travailler. Il avait abandonné son job après avoir eu un accident, et je ne crois pas qu'il ait par la suite envisagé à aucun moment de reprendre un emploi pour subvenir aux besoins de sa famille, car je ne l'ai jamais vu se fatiguer une seule fois de toute sa vie. À vrai dire, tout ce qu'il faisait, c'était s'allonger sur son lit, qu'il installait dans le salon, et regarder la télé. Il n'avait même pas le courage de s'asseoir dans un fauteuil comme tout le monde. Son jour favori était celui de la « paye » : ce jour-là, il allait récolter l'argent des allocations, qui nous permettait de nous vêtir et de manger. Le seul moment où il descendait du lit, c'était pour soulever ses poids afin d'entretenir sa musculature spectaculaire. Il s'entraînait assis devant la télé évidemment, mais aucun de nous ne doutait de sa force quand nous le regardions travailler ses biceps ou faire ses flexions en s'aidant d'une chaise. Ses bras, et surtout ses épaules, étaient impressionnants.

Cela dit, ce n'était pas son extraordinaire paresse, ni le fait qu'il ne travaille pas qui rendait papa différent aux yeux des gens, pas plus que ses dents tachées ; c'était le fait qu'il soit issu d'une famille difficile : une masse de personnes apparentées qui tenait davantage de la tribu. Et pour nous, ses enfants, ce qui le différenciait des autres hommes, c'était autre chose encore. Papa renfermait en lui une noirceur, invisible aux yeux des gens, mais qui collait à notre famille comme une seconde peau. La nuit, on rêvait qu'il venait nous chercher et on se réveillait terrifiés et haletants dans des draps trempés d'urine. La journée, pour compenser, on était les gamins les plus turbulents

du quartier, montant sur les toits, traînant dans les rues et nous bagarrant avec les gamins qui se moquaient de nous.

Papa avait horreur qu'on attire l'attention sur nous, car cela attisait la curiosité de la famille, des amis ou du voisinage. Alors, si quelqu'un venait se plaindre à notre porte après une bagarre, il nous interdisait de sortir pendant plusieurs jours d'affilée pour nous donner une leçon. Il nous flanquait des raclées pour qu'on comprenne qu'on ne devait pas se faire remarquer ; il utilisait indifféremment ses mains, sa canne, ou sa lourde ceinture de musculation. Il m'est arrivé de recevoir une raclée, mais le plus souvent, c'étaient les garçons qui y avaient droit, et en particulier Michael.

— Michael ! Simon ! criait-il s'il les entendait se disputer trop fort. Ramenez-vous ici !

Les garçons accouraient dans le salon et se postaient devant lui.

— Vous croyez que je vous entends pas gueuler ? aboyait-il. Eh bien, si vous tenez tellement à vous battre, allez-y !

Mes frères savaient ce que l'idiot attendait d'eux. Ils commençaient alors à s'empoigner et à s'échanger des coups de pied et de poing sous le regard amusé de l'idiot. Michael l'emportait toujours sur Simon parce qu'il était le plus grand, et mon petit frère finissait généralement avec le nez en sang ou un œil au beurre noir. Mais il refusait de s'avouer vaincu, et au bout d'un moment, Michael arrêta de le frapper parce qu'il savait qu'il avait gagné. L'idiot s'en prenait alors à lui, car Simon n'était jamais tenu responsable des disputes. C'était toujours Michael qui prenait.

— Faut toujours que tu cherches la merde, hein ? Toujours à te bagarrer avec ton frère ! lui criait papa, avant de le gifler ou de lui donner des coups de canne.

Difficile de dire à quelle fréquence il nous frappait, mais je crois qu'il ne se passait jamais une semaine sans que l'un de nous ne prenne une raclée, et j'ai su, dès que j'ai été assez âgée pour déceler le danger, qu'il y avait deux hommes à l'intérieur de mon père. L'un avait des yeux marron foncé et une bouche qui se retroussait en un sourire faisant bondir mon cœur de joie : c'était l'homme qui saluait les gens dans la rue et que j'espérais sans cesse retrouver à la maison. Parfois, j'arrivais à ramener ce sourire sur ses lèvres, comme lorsque je le rejoignais dans le lit pour me réchauffer du froid glacial et humide qui imprégnait toute la maison ; ou quand il s'asseyait dans le lit et que je me juchais derrière lui sur l'oreiller, les jambes autour de sa taille, tandis que je faisais semblant de lui chercher des poux dans les cheveux.

— Un penny¹ pour les gros, un demi-penny pour les petits, disait-il avec un sourire, en basculant la tête entre mes jambes.

Dans ces rares moments où je le voyais sourire, je n'avais qu'une seule envie : recommencer. Mais en grandissant, j'ai compris que c'était impossible, car dès que la porte du monde extérieur se refermait, c'était comme si un autre homme entrait dans la maison. Si je lui faisais un dessin à l'école, papa le déchirait ; si je lui préparais une tasse de thé, il me la balançait au visage. Son regard s'assombrissait, ses traits se tordaient en une grimace et sa bouche s'ouvrait pour crier. Chacun de nous, à un moment ou à un autre, a reçu du thé bouillant sur la main ou de la nourriture au visage.

Je vivais dans la peur permanente de ses réactions. Je me tenais toujours prête à m'échapper si son humeur devenait explosive, à détalier si une giflle ou un objet menaçait

1. Centime de livre *sterling*, la monnaie britannique, plus ou moins équivalente à l'euro.

de partir dans ma direction. J'avais l'impression d'avoir un serpent enroulé au creux de l'estomac : parfois il se redressait pour mordre, mais le plus angoissant, c'était de l'observer sans savoir quand il frapperait.

Mes frères et moi n'étions pas les seuls à vivre dans la peur : c'était aussi le cas de maman. Je savais qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, car Michael m'avait dit que quand nous étions petits, maman allait au pub avec papa ; ils devaient donc s'amuser ensemble à une époque. Apparemment, c'était là-bas que maman se trouvait quelques heures avant de donner naissance à Laura, et elle y était retournée le lendemain soir. Les habitués avaient récolté soixante-quinze livres pour le nouveau-né et avaient été bluffés par la vitesse de récupération de maman.

Pour ma part, tout ce dont je me souviens, c'est d'une femme au visage marqué par la même peur que celle que je ressentais. Comme nous, maman savait que si elle faisait quelque chose de travers, elle serait punie. Mais elle s'y résignait, car elle savait qu'une fois papa calmé, nous échapperions à la raclée.

Avec ses yeux souriants et ses joues rebondies, maman me câlinait dès que papa avait le dos tourné ; elle nettoyait mes écorchures quand je tombais. Les soirs où papa allait au pub pour jouer aux fléchettes, maman passait ses disques d'Elvis et chantait en dansant avec moi. Ou bien, quand nous avions suffisamment d'argent pour chauffer l'eau du bain hebdomadaire, elle me frictionnait avant de me sécher les cheveux à la serviette puis me mettait au lit avec un bisou. Nous raffolions tous de ses câlins et de ses bisous et nous savions qu'elle faisait tout son possible pour nous éviter les ennuis.

— Il va venir si vous ne la mettez pas en veilleuse, nous avertissait-elle quand nous jouions dans notre chambre. Parlez moins fort ou il va venir.

Si l'idiot râlait encore, nous entendions maman lui dire qu'elle allait s'occuper de nous. Elle revenait alors dans la chambre et nous disait à voix basse :

— On va jouer à un jeu : je vais faire semblant de vous mettre une fessée, et vous allez faire semblant de crier.

D'habitude les jeux faisaient plutôt rire, comme quand on s'amusait à cache-cache avec mes frères et Laura. Mais j'obéissais et je criais aussi fort que je pouvais, car je savais que maman faisait ça autant dans notre intérêt que dans le sien. Si je n'avais pas joué le jeu, maman se serait fait punir et je n'aimais pas que papa lui fasse mal. Je ne la voyais jamais recevoir de raclée, mais j'entendais parfois des bruits la nuit : des coups sourds et des cris, comme si on projetait quelque chose contre le mur. Le lendemain, maman avait des bleus, ou la lèvre fendue, mais elle ne disait jamais rien ; elle ne pleurait jamais devant nous. Mais je savais ce qui lui était arrivé, et d'une certaine manière, c'était pire. Imaginer les choses dans sa tête, en se disant que la prochaine fois, ça pourrait être vous, mais sans jamais savoir quand ça arriverait...